

# LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ OU DE L'ESPACE ÉVENTUEL DES AFRICAINS ET AFRODESCENDANTS DANS LA PÉDAGOGIE CONTEMPORAINE

Eugenio Nkogo Ondo

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, chers collègues et cher auditoire. Je voudrais d'abord remercier le comité d'organisation, en général, et Sébastien Lefèvre, en particulier, de l'honneur qu'ils m'ont fait en m'invitant à ce *Colloque International, Représentations des Africains et Personnes d'ascendance africaine dans les manuels scolaires. Perspectives afro-décoloniales, enjeux pratiques et théoriques*. Merci à l'Université Gaston Berger, d'avoir montré sa disposition à nous accueillir. Merci à tous les autres institutions qui ont apporté leur soutien à l'événement.

L'exposition de cette petite contribution se développera en plusieurs parties, dont l'ordre se présente comme suit:

1. Un regard retrospectif sur les sources africaines de *La Pensée radicale*
2. Vérité et critère. Esquisse d'une structure sociale horizontale et ses couches du savoir.
3. Extension universelle de la vision des Droits Humains de l'Afrique traditionnelle
4. Méthodologie de la pédagogie initiatique
5. De la pédagogie initiatique à la dérobée et au remplacement des données: assez de tergiversations!
6. Retour à l'africanité et à l'espace pédagogique africain
7. L'héritage permanent: le veto aux auteurs africains et afro-descendants
8. La promotion de la pédagogie libératrice.
9. Conclusion.

## *1. Un regard retrospectif sur les sources africaines de La pensée Radicale*

Comme vous savez, je suis enclin à évoquer certaines des mes souvenirs circonstanciels et émotifs. De même qu'au Colloque de l'université Lumière 2, de Lyon, en décembre 2015, j'ai fait allusion à mon arrivée au Quartier Latin, fin juin 1969, qui gardait encore des images du "Mai 68", mon séjour à l'université de Besançon, où je pris contact, pour la première fois, avec le maoïsme et le marxisme soviétique, et, en profitant de l'occasion, je pus visiter la ville de Lyon et sa pittoresque montée de La Fourvière. Mais, aujourd'hui, étant donné que je me trouve en Afrique, je suis invité à jeter un coup d'oeil sur les sources africaines de *La pensée Radicale*.

À la fin de mes études de Maîtrise et de Docteur ès lettres à l'université Complutense de Madrid, en 1975, je suis parti à l'université de la Sorbonne Paris IV, pour m'engager à l'étude de la Philosophie contemporaine et suivre de près la démarche de l'Existentialisme radical sartrien, malgré l'état de santé de son fondateur, Jean-Paul Sartre, qui, à l'époque, était déjà aveugle. Au retour en Espagne, j'ai eu le signe d'appel de mes origines africaines. Supposant que celui-ci venait de la nouvelle cité ou du nouveau berceau de la philosophie panafricaine, j'allais enfin réaliser le rêve de ma jeunesse, celui d'un retour en Afrique. Ainsi, je suis allé au Ghana, en 1978, dans le ferme espoir de jouir de l'héritage révolutionnaire et progressiste que nous avait légué Kwame Nkrumah. Mais, quelques mois plus tard, je me suis rendu compte que le pays était mis à l'envers. Je devais interroger l'histoire récente, afin de dévoiler la vérité. Ce faisant, mon effort intellectuel m'a mené à constater que le grand philosophe africain avait amorcé la construction de son pays depuis 1947, date de son retour après avoir fait dix ans aux États-Unis et deux au Royaume-Uni, ayant mis en marche une organisation et un programme politiques consacrés spécifiquement à la libération de son peuple, il obtint le gouvernement autonome de Côte d'Or, en 1951, et l'indépendance de la République de Ghana, en 1957.

Comme un révolutionnaire, il inaugure une nouvelle étape de l'histoire africaine qui comportait une transformation radicale et pacifique de la société, une dimension historique méconnue par la colonisation. Dans son *Autobiographie*, ce philosophe n'a pas cessé d'insister sur la théorie et la pratique de l'«action positive», précisant que celle-ci était une méthode rationalisée d'organisation de tous les moyens légitimes et constitutionnels en vue de se rebeller contre les forces impérialistes. Les armes utilisées ne devaient jamais être des armes à feu, mais des armes consacrées à l'agitation politique légitime, aux campagnes de presse et d'éducation, et à l'application constitutionnelle du droit de grève, ainsi que le recours aux boycotts et à la non-coopération basée sur le principe de la non-violence, suivant la voie adoptée par Mahatma Gandhi pour obtenir l'indépendance de l'Inde.

Évidemment, Mahatma Gandhi fut l'un des inspirateurs de la philosophie nkrumahiste, le premier politicien de l'ère contemporaine qui, en se basant sur la doctrine du Christ, mit en pratique la théorie de la non-violence par laquelle son pays obtint l'indépendance en 1947, au moment où Nkrumah rentrait en Afrique. Alors, suivant ce modèle d'action politique, il construisit la république du Ghana qui, à son tour, obtint son indépendance en 1957, c'est-à-dire dix ans après celle de l'Inde. C'est ainsi qu'il profite de l'occasion pour approfondir sa pensée politique et pousser le processus du développement du pays, qu'on reconnaissait que c'était comme en Hongrie, à l'époque. Ce progrès était dû à la création et à l'application d'un système philosophique consacré à l'éclaircissement des fondements de la conscience de la libération totale de l'Afrique. Pour cela, il pensait que la philosophie, de même que les autres activités de la réalité humaine, ne peut surgir qu'au sein d'un milieu social déterminé. Il était convaincu, enfin, que «le milieu social affecte le contenu de la philosophie, et le contenu de la philosophie cherche à affecter le milieu social, soit en le

confirmant, soit en s'y opposant. Dans l'un et l'autre cas, la philosophie a quelque chose d'une idéologie. Dans le cas où elle confirme le milieu social, elle a quelque chose de l'idéologie de la société en question. Dans l'autre cas, elle a quelque chose de l'idéologie d'une révolution dirigée contre elle.<sup>1</sup>»

Le philosophe, en tant qu'être humain, dont l'existence ne se déroule que dans les limites signalées par l'espace et le temps, naît nécessairement dans un moment donné, dans un lieu déterminé, régi par certaines conditions matérielles et spirituelles qui influent sur la pensée, laquelle peut influencer sur elles d'une façon positive ou négative. En d'autres termes, en employant une terminologie marxiste, la pensée peut modifier ou transformer ces conditions par le moyen de sa *praxis*, son action, en tant que ces conditions s'avèrent injustes ou défavorables au milieu en question. D'après ces prémisses, il va de soi que, pour Kwame Nkrumah, il n'y a aucun système philosophique qui soit dépourvu d'idéologie politique. En ce qui concerne l'Afrique, la société africaine est, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, une société tridimensionnelle dont la structure constitue «une fraction fidèle à notre genre de vie traditionnel, une fraction représentant la présence en Afrique de la tradition musulmane, et une fraction trahissant l'infiltration de la tradition chrétienne et de la culture de l'Europe occidentale, dont les principaux véhicules sont le colonialisme et le néo-colonialisme.<sup>2</sup>» Et, par conséquent, après avoir acquis la véritable indépendance, il fallait créer une harmonie afin de synthétiser ces trois héritages, créer une idéologie nouvelle qui pouvait «se cristalliser en une philosophie, mais n'abandonnant pas les principes humanistes de l'Afrique. Cette position philosophique surgira de la crise de conscience africaine confrontée aux trois courants de la société africaine actuelle. Je propose d'appeler cette position *Consciencisme*, car c'est la philosophie qui nous donnera le fondement théorique d'une idéologie dont le but sera de contenir à la fois l'expérience africaine de la présence musulmane et euro-chrétienne et celle de la société traditionnelle, et, par une sorte de gestation, de les utiliser au développement harmonieux de cette société.<sup>3</sup>»

Le *Consciencisme* est une philosophie théorique et pratique dans la mesure où elle ne se proposait pas seulement de systématiser l'expérience ou les connaissances de ces trois héritages mentionnés, mais aussi, et en même temps, devait mettre en pratique une série de mécanismes et de méthodes pour prendre sa voie autonome de développement. Il fallait écarter l'héritage accablant du colonialisme et du néo-colonialisme, même s'il savait bien que c'était l'un des combats les plus difficiles et de longue haleine à livrer contre leurs effets dévastateurs. À cette raison, il devait insister sur ce que, moi-même, j'ai appelé, dans mes écrits, *l'axiome du Consciencisme*, dont les termes annonçaient que : « pour les pays indépendants, le néo-colonialisme est plus dangereux que le colonialisme.<sup>4</sup> »

---

<sup>1</sup>. Kwame Nkrumah, *Le consciencisme, philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement, avec une référence particulière à la révolution africaine*, Payot, Paris, 1964, p. 89.

<sup>2</sup>. Idem, p. 106.

<sup>3</sup>. Idem, p. 109.

<sup>4</sup>. Idem, p. 154.

Ce sujet devient le centre autour duquel tourne l'analyse si brillante de l'une des grandes œuvres du philosophe africain qui, en réfléchissant sans cesse sur la présence de la culture occidentale en Afrique et dans d'autres continents, mit en évidence que le vieux colonialisme, en envoyant son armée et ses émigrés, avait assuré tantôt le contrôle direct de l'exploitation, tantôt la répression de ses colonies. Mais, ayant retiré ses colons, le colonialisme dut créer une nouvelle forme de domination. C'est celle-ci qui a reçu le nom de néo-colonialisme, dont les méthodes, bien soutenues par les vieilles métropoles des pays colonisateurs, visent à perpétuer l'exploitation et la répression dans leurs anciennes colonies. L'essence de cette nouvelle formule consiste, en bref, dans le fait que « l'État qui y est assujéti est théoriquement indépendant, possède tous les insignes de la souveraineté sur le plan international. Mais, en réalité, son économie, et par conséquent sa politique, sont manipulées de l'extérieur.<sup>5</sup> » Le nouvel ordre de l'exploitation devait multiplier ses méthodes, parmi lesquelles il compte sur la possibilité d'envoyer ses troupes stationner sur le territoire de l'État néo-colonisé et mieux contrôler son gouvernement. Mais en général les mesures de contrôle sont exercées par des moyens économiques ou monétaires ; par exemple « l'État néo-colonisé peut être obligé d'acheter les produits manufacturés de la puissance impérialiste à l'exclusion des produits concurrents venus d'ailleurs.<sup>6</sup> » Et, après avoir examiné les conséquences immédiates de cette nouvelle forme de domination à l'échelle planétaire, le philosophe africain en déduit : « Le résultat du néo-colonialisme est que le capital étranger est utilisé à l'exploitation plutôt qu'au développement des parties du globe les moins évoluées. Les investissements augmentent alors l'écart entre les pays riches et les pays pauvres au lieu de le combler.<sup>7</sup> »

De même que Karl Marx avait écrit *Le capital* et les *Grundrisse (Les fondements de la critique de l'économie politique)* pour expliquer de façon incomparable l'histoire de la production et des relations de la production, Vladimir Ilitch Oulianov, connu universellement sous le nom de Lénine, lança son œuvre *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, et Kwame Nkrumah *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme*. La parution de ce dernier livre, en octobre 1965, provoqua une « réaction hystérique » de la part du gouvernement des États-Unis, où la CIA était déjà en train de planifier le coup d'État qui renversa le régime politique progressiste du Ghana présidé par son auteur, le Dr Kwame Nkrumah, le 24 février 1966<sup>8</sup>.

Lorsque j'y atterris en septembre 1978, c'est-à-dire douze ans après l'irruption triomphale des puissances néocolonialistes dans le pays, renforcées par leurs agents locaux, *je n'ai pas trouvé que des ruines*. C'est le témoignage que j'ai invoqué dans l'un de mes ouvrages qui porte précisément le titre de *Sobre las ruinas de la República de Ghana* (dont la version française serait: *Sur les ruines de la République du Ghana*, que je n'ai pas eu la possibilité de l'entreprendre). Donc, sauter sur les ruines, devenait

<sup>5</sup>. Kwame Nkrumah, *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme*, Présence Africaine, 1966, p. 9.

<sup>6</sup>. Idem, Ibidem.

<sup>7</sup>. Idem, p. 10.

<sup>8</sup>. Kwame Nkrumah, *Dark Days in Ghana*, Panaf Publications Limited, London, 1968, p. 96.

une situation pénible où je devais m'efforcer de faire un exercice d'équilibre et expérimenter d'un jour à l'autre en quoi consistait en réalité l'assujettissement à la *dépendance néocoloniale*. Pendant deux ans consécutifs, déprimé, je pris la décision d'abandonner le pays et de retourner en Occident... Comme j'étais arrivé, j'étais de même au bout de la carrière... Mais, à l'aéroport International Kotoka, le vol Accra-Rome-Madrid que je devais prendre, le 20 août 1980, et qu'on attendait en vain, n'a pas pu arriver... Deux jours après, le 22, à 21h 17m, me voilà poussant des soupirs devant l'atterrissage de l'avion perdu... À 23h15m, déjà embarqué, bien assis, je crois avoir accompli ma mission, que je dois partir et, pour garder la bonne mémoire, j'écris quelques réflexions parmi lesquelles ces dernières:

“Je retournerai une fois encore en Afrique au moment où renaîtraient des gens comme le grand maître Osagyefo, comme Patrice Lumumba, comme Frantz Fanon. L'hôtesse annonce le départ du vol.

23.30. Nous sommes en train de nous remuer vers la piste de décollage. En mouvement! On s'arrête! L'avion vibre les moteurs, maximum de vitesse! Décollage! En haut! Je vole avec des ailes d'acier!<sup>9</sup>”

Depuis 1980 jusqu'à la date, il y a quelques trente-sept ans que j'ai quitté le Ghana, il y a huit ans que j'ai pris ma retraite et, ayant fait trente ans comme enseignant en Occident, j'ai éprouvé que c'était écartée toute possibilité de penser à un retour au “pays natal” pour exercer une responsabilité semblable. Je me rappelle seulement qu'en juillet 2002, j'ai été en vacances en Tunisie avec ma famille. Or, je me rappelle aussi que je devais participer au Forum du IIIe Festival mondial des Arts nègres qui s'est tenu du 10 au 22 décembre 2010, à Dakar et à Saint-Louis, mais, après avoir reçu deux invitations, l'une, du Professeur Iba Der Thiam, président du Comité scientifique du Forum, l'autre, du Ministère sénégalais de la Culture et des Loisirs, dont je garde encore les copies dans mes archives, je confirma mon assistance à l'événement, sans avoir eu aucune réponse jusqu'aujourd'hui. À mon âge, ma présence ici, à Saint Louis, est pleine d'émotion et d'incertitude étant donné qu'elle pourrait être l'occasion de dire définitivement au revoir à la mère Afrique... Quelques autres trente ans, si j'ai la chance de survivre, je serai peut-être un vieux de 103 ans. Sait-on jamais!

Cependant, je n'ai jamais pu renier la mère Afrique, ni mon africanité... C'est la faute de nos régimes bien connus, non la mienne... Je suis toujours à la tâche et essayant de réfléchir un peu. Dans un monde intellectuel où règnent en maître la pensée unidimensionnelle et de survol, j'ai pris l'engagement de m'attacher à une recherche axée sur la compréhension des “causes premières” des phénomènes proches et lointains,

---

<sup>9</sup>. Eugenio Nkogo Ondo, *Sobre las ruinas de la república de Ghana*, Notigraf, S.A., Madrid, 1988, p. 137-138.

finis, indéfinis... et d'admettre sans hésiter que: «Être radical, c'est prendre les choses par la racine. Or, pour l'homme, la racine, c'est l'homme lui-même.<sup>10</sup>»

En effet, en tant que le seul vivant raisonnable, celui-ci s'avère un être privilégié. En Afrique, nous estimons que les approches de cette racine -«l'homme lui-même», ce “bipède sans plumes”- sont beaucoup plus riches que dans les autres cultures, au fur et à mesure que le schéma de sa nature dans la métaphysique occidentale est basé sur le dualisme développé par Platon et Aristote, qui la prend comme une association de corps et l'âme, tandis que celui de l'ontologie africaine affirme le pluralisme, où l'on trouve: le corps, le souffle, l'ombre, l'esprit, le coeur, et autres. Par exemple, dans ma culture fang, nous avons: nyol (le corps), evundi (le soufflé), nsisim (l'ombre ou l'esprit à la fois), nnem (le coeur), ou chez les Banyarwanda: umubiri (le corps), ubuzima (le souffle), igicucu (l'ombre), nitu (esprit), umutima (coeur)...<sup>11</sup>

C'est pourquoi les Peul et les Bambara emploient les termes respectivement les mots: Neddo et Maa, pour nommer la personne et neddaaku et maaya pour denommer “les personnes de la personne” Ainsi la notion de personne est considérée comme très complexe, parce qu'elle «implique une *multiplicité intérieure*, des plans d'existence concentriques ou superposés (physiques, psychiques et spirituels à différents niveaux), ainsi qu'un dynamisme constant...<sup>12</sup>” D'après cela, l'homme devient un microcosmos, voire un “univers en miniature”. En termes existentialistes et sartriens, il est condamné à être libre puisqu'il est le seul «responsable du monde et de lui-même en tant que manière d'être». Son monde n'est pas le cosmos ou un système ordonné conçu par les Grecs, mais, au contraire, apparaît comme «Ce à partir de quoi il se fait annoncer ce qu'il est.<sup>13</sup>» Autrement dit, il est l'auteur de son monde... C'est celui-même qui, en tant qu'une réalité historique, a fait l'histoire, a fait la philosophie, a découvert tous les niveaux de la connaissances appelés récemment “sciences”. Chez nous, ici en Afrique, c'est celui-même qui a construit l'*Ubuntu*. Pour trouver sa signification étendue, il faudrait s'enfoncer dans la métaphysique bantou. Celle-ci a eu une explication pertinente à partir de 11 grands concepts (les plus abstraits) qui désignent les 11 classes des êtres aussi abstraits. En précisant ces éléments, on obtient finalement quatre catégories fondamentales: 1) *Umuntu*, l'homme, être raisonnable, pluriel *abantu*, les êtres raisonnables, 2) *Ikintu*: les êtres irraisonnables; 3) *ahantu*: l'espace et le temps et 4) *Ukuntu*: être modal ou modalité: action, quantité, qualité, position, etc.<sup>14</sup>

<sup>10</sup>. Karl Marx, “Contribution à la critique de la *Philosophie du Droit* de Hegel, *Oeuvres philosophiques*, traduites de l'allemand par J. Molitor, nouvelle édition revue et augmentée par Jean-Jacques Raspaud. Volume 1, Éditions Champ Libre, Paris, 1981, p. 65.

<sup>11</sup>. Pierre Meinrad Hebga, *La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux*, L'Harmattan, 1998, p. 88-91.

<sup>12</sup>. Amadou Hampaté Bâ, *Aspects de la civilisation africaine*, Présence Africaine, 1972, p. 11 et 14.

<sup>13</sup>. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant*, Gallimard, Paris, 1943, p. 612 et 143.

<sup>14</sup>. L'Abbé Alexis Kagame, *La philosophie bantou-rwandaise de l'Être*, Académie royale des Sciences coloniales, Classe de Sciences morales et politiques., Mémoire in-8°, Nouvelle série. Tome XII, fasc.1. Bruxelles, 1956, p. 41; 99-102: 108-115...

Ainsi de l'*abantu*, de *bantu*, les personnes en tant que collectivisés, on déduit l'*Ubuntu*, “un terme abstrait traduisant l'ensemble des traits, des qualités qui font qu'un homme se rapproche de ce que les hommes appellent perfection humaine” qui, en général, peut-être pris comme humanisme; bonté; compassion; clémence; sagesse agissante; mansuétude; générosité à pardonner; pitié humaine; générosité libéralité; affabilité; amabilité; communicabilité humaine; gentillesse dans le sens d'amour conscient et désintéressé. L'*Ubuntu*, dans son étendue est complété par *Iteka*, technique d'ordre, loi, édit..., par *Ubufasoni*: politesse, noblesse d'origine, noblesse de vie, honnêteté..., par *Ubutungane*: rectitude, dire la vérité, agir en vérité, vivre dans la prospérité et la concorde, la bonne entente, être juste, convenable, parfait..., et par *Ubuyevisi*: la dignité originaire, autant maternelle que paternelle...<sup>15</sup>

Si l'*Ubuntu* représente l'ensemble colossal des valeurs, le *Bumuntu* est le fait d'être “humain et de montrer l'humanité qui porte les Africains les uns vers les autres.<sup>16</sup>” c'est l'expression abstraite de leur façon d'être communautaire. Nous avons ainsi découvert la base sur laquelle reposaient les piliers qui soutenaient l'édifice de l'*Humanisme africain*.

Réitérons le sens de l'expression originaire, pour rétablir que, si “être radical, c'est prendre les choses par la racine”, si, pour l'homme, la racine, c'est l'homme lui-même”, cela nous invite à la recherche continue des racines de toutes ses manifestations. Pour essayer d'appliquer ce discours, moi-même j'ai pris cette racine de mon jardin potager et voilà: *La pensée radicale, deuxième édition révisée et augmentée*, Éditions de l'Héritage créateur, Paris, 2014... Et, avec la même méthode, j'ai été à la recherche de la vérité dans: *L'humanité en face de l'impérialisme; Le confinement, expérience pédagogique du maître Jean Latin; Le génie des Ishango, synthèse systématique de la philosophie africaine...*

## 2. Vérité et critère: esquisse d'une structure sociale horizontale et ses couches du savoir

Retournos au point de départ de la *La pensée radicale*: “Être radical... prendre les choses par la racine”, c'est, au fait, une invitation à la recherche de la vérité, dans ses multiples critères: en logique, en herméneutique, en histoire, anthropologie, en philosophie, en philosophie de l'histoire, etc. Ici, je voudrais signaler: la cohérence interne de la pensée; la concordance de l'hypothèse avec la réalité, de l'interprétation avec les faits, du dire avec l'agir, de la parole avec l'action, etc. etc... Ce niveau de connaissance s'oppose évidemment, à l'erreur, à l'illusion, à la fausse généralisation, à la manipulation qui, à nos jours, a acquis une valeur insoupçonnable... Il s'agit ici,

<sup>15</sup>. Michel Kayoya, *Sur les traces de mon père, jeunesse du Burundi à la découverte des valeurs*, Éditions des Presses Lavigerie, Bujumbura, 1968 et 1971, Avertissement, p. 7- 8.

<sup>16</sup>. Bénézet Bujo, *Introduction à la théologie africaine*, Academic Press Fribourg, Suisse, 2008, p. 93.

d'atteindre le *bélbela*, en ma langue fang-beti, en ékang, sa version ancienne, c'est l'*aletheia* grecque, c'est-à-dire manifestation, découverte, dévoilement. C'est enlever le voile derrière lequel se trouve ou se trouvait l'objet de la réflexion, dont la contemplation nous libère et nous apporte une satisfaction extraordinaire: «die Wharheit wird euh frei machen», «La vérité vous fera libre».

Regardant une fois encore notre *Bumuntu*, on s'aperçoit que sa société jouissait d'une structure typiquement horizontale. À l'heure actuelle, des multiples disciplines scientifiques ont établi que l'Afrique n'est pas seulement berceau de l'humanité mais aussi berceau des systèmes philosophiques, politiques, théologiques, religieuses, etc... Sa société était basée sur une structure horizontale, bien conservée et bien reconnue.

En effet, dans son sol il n'y avait pas de classes sociales, mais fondamentalement des deux groupes sociaux dans lesquels s'intégraient diverses générations et divers métiers. Le premier groupe était constitué de ceux qui, à la même époque, avaient à peu près le même âge, c'est-à-dire les vieux, les adultes, les jeunes. Le deuxième groupe était incorporé par les spécialistes de métiers différents, dans ce cas alors, on pourrait employer ici le mot caste, non pas comme un ensemble des groupes fermés mais ouverts. La multiplicité de métiers dépendait de chaque peuple ou culture. Par exemple, dans ma culture Fang, nous avons une variété de *benyemmam*, les sages, parmi lesquels: les *bengengang*, spécialiste en médecine traditionnelle, les *benliing*, forgerons, les *bembáeyema*, les sculpteurs, les *bembomvet*, les poètes ou artistes mvett, les *bembimvet*, les instrumentistes mvett, les *benzomvett*, les maîtres philosophes mvett, etc.

Disons que c'est la même variété de métiers que l'on trouvera plus ou moins dans les autres cultures africaines. Chez les Bambara on distingue d'un côté les *horow*, qui sont les paisibles agriculteurs et considérés comme des nobles, bien entendu, non pas comme les classes nobiliaires occidentales: les barons, les marquis, les ducs, les comtes, etc., simplement ils sont censés accomplir rigoureusement leur métier, de l'autre côté, les *nyamakalaw*, qui sont en plusieurs castes distinctes, dans lesquelles on a: les forgerons, *numuw*; les travailleurs du bois, *kulew*; les cordonniers, *garagew* et les griots, *djeliw*. Il y aura des *djeliw* professionnels et non professionnels. Ces derniers peuvent appartenir à certaines institutions religieuses, telles que: *komo*, *kono*, *kama*. Les premiers se divisent en deux autres sous-groupes: le *bla-djeli*, qui atteint le niveau de connaissance scientifique, et le simple *djeli*. On retrouve ailleurs, chez les Bambara, les autres castes qui tiennent les rôles les plus variés suivant le type de société auquel ils se trouvent incorporés. Ainsi les *mabow*, des *gaulow*, des *funew* et des *tyapurtaw*. Tanneurs et tisserands chez les Foulbé, les *mabow* sont encore artisans du fer et joueurs de luth chez les Touaregs et, enfin, griots-chanteurs chez les Bambara. Les *gaulow*, griots au Sénégal, passent pour être des griots particulièrement impudents chez les Bambara. Les *funew*, griots en pays mandingue et chez les Sarakolé, ont la réputation, chez les Bambara, d'être les spécialistes de l'histoire. Les *tyapurtaw*, semblables aux

*gaulow*, se rencontrent également chez les Foulbé où ils remplissent l'office de griots...<sup>17</sup>

D'après cette structure sociale, outre les contenus de l'immense patrimoine de la sagesse traditionnelle donnée par les adultes et les vieux, les autres contenus correspondaient aux responsables des métiers et aux groupes des intellectuels ou à l'*intelligentsia*.

### 3. Extension de la conception du monde traditionnelle africaine

Ce parcours est une des meilleurs preuves qui nous démontre que, dans l'Afrique traditionnelle, on a toujours eu une structure sociale horizontale dont l'organisme primordial était l'*aba'a*, la *maison commune*, *cors de garde*, *siège de la parole*, *foyer de la démocratie traditionnelle africaine*. Dans le *Dieu d'eau*, *entretiens avec le vieux philosophe dogon Ogotmmêli*, de Marcel Griaule, la maison de la parole et de la palabre occupe la même position que la tête dans la structure du corps humain. L'organisation politique, économique, de ladite société prend son remarquable essor mené par ses anciennes civilisations, dont les restes ont éveillé l'intérêt des chercheurs de tous les continents, tels que: la culture Nok, au Nigeria, la cité millénaire, Jenné-Jeno, au Mali, construite au IIIème siècle avant J.C., en même temps que les premières agglomérations urbaines d'Ethiopie... Là-bas, on calcule l'habitat primitif du peuple Ekank, les anciens Fang, au IVème millénaire avant notre ère, où ils ont inventé la métallurgie du fer et du cuivre...

Cette société comptait aussi sur la création de puissants empires, vers le Moyen Âge, tels que les empires de Gao, Songhaï, Monomotapa, Mandingue... qui prennent leur grand essor. L'empereur Soundjata Keïta, installé à Dakadjalan, la première capitale de l'empire Mandingue, lança au quatre coins de la terre, en 1222, le texte de son peuple appelé d'abord *Donsolu Kalikan* (le Serment des chasseurs), puis *Dunya makilikan* (Injonction au monde) et enfin *Manden Kalikan* (la *Charte du Mandé*), une charte fondée sur l'entente et la concorde, l'amour, la liberté et la fraternité, dont la synthèse se trouve ci-joint évoquée:

“Les enfants de Sanènè et Kòntron déclarent:

toute vie humaine est une vie.

Il est vrai qu'une vie apparaît à l'existence

avant une autre vie,

mais une vie n'est pas plus “ancienne”,

<sup>17</sup>. S. M. Eno Bellinga, *Comprendre la littérature orale africaine*, Les Classiques Africains, Éditions Saint-Paul, 1978, p. 89-90.

plus respectable qu'une autre vie,  
de même qu'une vie ne vaut pas mieux  
qu'une autre vie.

Les enfants de Sanènè et Kòntron déclarent:

toute vie étant une vie,  
tout tort causé à une vie exige réparation.

Par conséquent,

que nul ne s'en prenne gratuitement à son voisin  
que nul ne cause du tort à son prochain,  
que nul ne martyrise son semblable.

Les enfants de Sanènè et Kòntron déclarent:

que chacun veille sur son prochain,  
que chacun vénère ses géniteurs,  
que chacun éduque ses enfants,  
que chacun pourvoie aux besoins  
des membres de sa famille.

Les enfants de Sanènè et Kòntron déclarent:

que chacun veille sur la terre de ses pères.

Par patrie, pays, ou terre des pères,

il faut entendre aussi et surtout les hommes:

...

Les enfants de Senènè et Kòntron déclarent:

la faim n'est pas une bonne chose,  
l'esclavage n'est pas non plus une bonne chose;  
il n'y a pas pire calamité que ces choses-là,  
dans ce bas monde.

Tant que nous disposerons du carquois et de l'arc,

la famine ne tuera personne dans le Mandé,  
si d'aventure la famine survient;  
la guerre ne détruira plus jamais de village,  
pour y prélever des esclaves;

...

Les enfants de Sanènè et Kòntron déclarent:

l'essence de l'esclavage

est éteinte ce jour,

“d'un mur à l'autre”,

d'une frontière à l'autre

du Mandé,

les razzias sont bannies à compter de ce jour au Mandé,

...

Les gens d'autrefois nous disent:

“L'homme en tant qu'individu

fait d'os et de chair...

se nourrit d'aliments et des boissons;

mais son âme, son esprit vit de trois choses:

voir ce qu'il a envie de voir,

dire ce qu'il a envie de dire,

et faire ce qu'il a envie de faire.

...

En conséquence, les enfants

De Sanènè et Kòntron déclarent:

chacun dispose désormais de sa personne,

chacun est libre de ses actes,

dans le respect des “interdits”,

des lois de sa Patrie.

Tel est le Serment du Mandé

à l'adresse des oreilles du monde tout entier.<sup>18</sup>»

C'est à plus forte raison que nous les Africains, les chercheurs objectifs, indépendants, ont reconnu à l'unanimité cet apport universel et originaire aux Droits de l'Homme. Jean Moreau, après avoir critiqué l'idéalisme absolu et naïf de Hegel et tous ses partisans français qui niaient l'historicité de l'Afrique, s'étonne que le thème ait été récurrent pour disqualifier un continent qui a été reconnu, presque depuis le début du XXe siècle, comme le berceau de l'humanité. Évoquant le philosophe Jacques Demorgon qui distinguait deux sortes d'humanismes: l'humanisme conformiste, qui croyait que l'idée du respect de l'être humain été né en Europe, et l'humanisme informé, qui soutenait que, dans l'espace et le temps les peuples ont pu cultiver les valeurs exprimant leur refus de se résigner à la violence. Ce dernier humanisme prend des formes différentes pour assimiler les inévitables adaptations antagonistes qui ont eu lieu à travers l'histoire. Aux égards, il précise que, en Europe, tout le monde rappelle l'importance de la *Magna Carta*, la Grande Charte, "que les barons anglais extorquent, en 1215, au pouvoir royal, pour fonder l'*Habéas Corpus* qui reconnaît des libertés individuelles, voire pour certains, le droit à l'insurrection. De même est célébrée, à juste raison, comme un *moment lumineux* de l'Histoire du monde, la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, lors de la Révolution française, texte fondateur auquel participèrent nombre des Maçons. Mais on ignore que sept ans après la Grande Charte et... cinq cent soixante-sept ans avant la Grande Révolution, Soundjata Keita, à la tête de l'ésotérique société des Chasseurs, puis de l'Empire du Mali, proclame le *Manden Kalikan* qui s'adresse aux douze parties de la planète.<sup>19</sup>»

Il devient évident que la Grande Charte britannique, où les barons anglais obtiennent le droit à l'insurrection du pouvoir absolu de leur royaume, n'ait autre chose qu'un privilège de la classe nobiliaire en question, tandis que la *Charte du Mandé* réclame les Droits de l'Homme à l'échelle planétaire. Pour cela, elle doit être solennellement honorée par le monde entier comme la Première Déclaration de la Dignité Humaine de l'Histoire Universelle. Sous la splendeur de l'Empire Mandingue on cultive les Arts, les Sciences et les Lettres, où l'université de Tombouctou atteint son apogée en recherche philosophique, avec le tyrique nègre lettré, Abderrahman ben Abdallah es-Sâdi, auteur d'une oeuvre célèbre en deux volumes: *Tarikh es-Soudan*. Concernant le progrès scientifique, les Mandingue étaient non seulement spécialisés en astronomie, mais aussi dans la fabrication des bateaux à voiles et à la navigation. Par l'intermédiaire de cette technique, deux expéditions quittèrent les côtes maliens, sous

<sup>18</sup>. *La charte du Mandé et autres traditions du Mali*, calligraphies de Aboubakar Fofana, traduit par Youssouf Tata Cissé et Jean-Louis Sagot-Duvaurox, Albin Michel, Paris, 2003, p. 6-22.

<sup>19</sup>. Jean Moreau, "La Déclaration des Droits de l'Homme, cinq siècles avant la Révolution... en Afrique", *Humanisme, Revue des Francs-Maçons du Grand Orient de France*, n° 285-Juin 2009, p. 47-48.

l'empereur Aboubakari IIe, et arrivèrent au Golphe de Mexico, à l'Isthme de Darius et au nord de la Corne de l'Amérique du Sud.<sup>20</sup>

On se souvient, à la même époque, la fondation des florissants royaumes, tels que: celles de Yoruba, de Benin, de Dagomba, de Gondja, etc. Ce sont les structures sociales, politiques, économiques qui ont été bien reconnues et admirées par des chercheurs et historiens objectifs, tels que l'ethnologue et archéologue allemand Leo Viktor Frobenius, auteur de l'*Histoire de la civilisation africaine*, et l'historien anglais Basil Davisson, dans son ouvrage *Africa, History of a continent*. L'irruption de l'action coloniale dans tout le continent cherchera à éclipser ces anciennes formes d'organisation.

En ce qui concerne strictement le processus pédagogique, celui-ci était essentiellement initiatique.

#### 4. Méthodologie de la pédagogie initiatique

Comme déjà annoncé, la méthodologie pédagogique de la société traditionnelle africaine était initiatique. Outre cette organisation référente à l'apprentissage spécifique, il y avait une voie plus vaste ou générale qui déterminait les étapes du développement de tous les individus dans leur société. Les processus de cette éducation générale étaient confiés aux adultes et aux autres grandes maîtres. On trouvait partout en Afrique cette pédagogie initiatique, avec des précisions locales; étant valable le schéma d'Amadou Hampaté Bâ, où nous découvrons que le parcours du développement de la personne doit s'accomplir au rythme des grandes périodes de la croissance du corps, dont chacun correspond à un degré d'initiation. Celle-ci a toujours le but de fournir à la "*personne physique une puissance morale et mentale qui conditionne et aide la réalisation parfaite et totale de l'individu.*"<sup>21</sup>

En accord avec ces principes, notre tradition considère que la vie normale d'un être raisonnable se déroule en deux grandes phases: "l'une ascendante, jusqu'à soixante-trois ans, l'autre descendante jusqu'à cent vingt-six ans. Chacune de ces phases comporte trois grandes sections de vingt et un ans, composée de trois périodes de sept ans. Chacune section de vingt et un ans marque un degré dans l'initiation, et chaque période de sept ans marque un seuil dans l'évolution de la personne humaine."<sup>22</sup> Joint à l'oralité, la pédagogie initiatique est l'une des plus anciennes méthodes de l'apprentissage ou de la transmission des savoirs ou de la sagesse des générations en générations qui ont régné et qui régnent encore en maître, en Afrique, jusqu'à nos

<sup>20</sup>. Dr. Ivan Van Sertima, *They came before Columbus, the African presence in Ancient America*, Random House, New York, 1976, p. 103-104.

<sup>21</sup>. Amadou Hampaté Bâ, *Aspects de la civilisation africaine*, Présence Africaine, Paris, 1972, p. 12.

<sup>22</sup>. Idem, p. 12-13.

jours. C'est la méthode, outre celles concernant la philosophie et autres disciplines scientifiques, que les philosophes hellènes ont bien appris en Égypte de la Négritude. Et surtout Pythagore de Samos, vint pendant 22 ans, aurait eu la possibilité de se rassasier et de l'appliquer à la lettre à sa célèbre "association pythagoricienne", après son retour en Hellade.

Tel que nous avons pu avancer, il est facile de trouver des précisions ou des particularités de la pédagogie initiatique dans certaines cultures africaines, tandis que les aspects fondamentaux demeurent les mêmes... Étant les premières étapes les seuils de toutes les périodes de la formation intégrale, le philosophe malien nous rappelle en dernier recours:

“N’oublions pas que les mythes, contes, légendes ou jeux d’enfants ont souvent constitué, pour les sages des temps anciens, un moyen de transmettre à travers les siècles d’une manière plus ou moins voilée, par le langage des images, des connaissances que, reçues dès l’enfance, resteront gravées dans la mémoire profonde de l’individu pour ressurgir peut-être, au moment approprié, éclairées d’un sens nouveau. “Si vous voulez sauver des connaissances et les faire voyager à travers le temps, disaient les vieux bambaras, confiez-les aux enfants.”<sup>23</sup>” Comme le terme *enfants* est pris dans son sens étendu, on comprend que ce champs infini des connaissances a été bien assimilé, mûri, depuis sa création, par des générations et des générations jusqu’à nos jours. À ces sources inépuisables, on ajoutait des récits ou traités des sciences historiques, anthropologiques, généalogiques, sociales, politiques, géographiques, etc. C’était un système d’enseignement complet.

Tout cela vient de confirmer que, en Afrique, même la plupart des cultures qui ont exprimé leur pensée par l’intermédiaire de signes graphiques ont aussi pris la décision de les transmettre “de bouche à l’oreille”, voire par l’oralité. Ce dernier cas, à mon avis, n’a pas pu favoriser leur voie de communication rapide vers les autres continents... L’autre niveau éducatif était, comme on l’a déjà souligné, celui qui appartenait aux gens des métiers différents, ou des castes. L’apprentissage de chaque métier devait suivre ses cycles d’initiation qui, dépendant du domaine qu’il s’agissait, pouvait être plus ou moins long, jusqu’au degré de la maîtrise des élèves.

Après ce qu’on a appelé le choc de cultures, la colonisation avait essayé de remplacer les civilisations locales par les civilisations européennes.

*5. De la pédagogie initiatique à la dérobée et au remplacement de données: assez de tergiversations!*

---

<sup>23</sup>. Amadou Hampâté Bâ, *Contes initiatiques peuls*, Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1993, et Editions Stock, 1994, p. 11.

L'amorce de ces tergiversations remonte aux XVe et XVIe siècles. Quand les Portugais arrivent au flanc de l'Afrique orientale, à la hauteur de Mozambique et de l'empire Monomotapa, dont le Zimbabwe, bâtiment de pierre caractérisait l'architecture cyclopéenne, avec une précision et une exactitude mathématique semblable à celle des pyramides de l'Égypte de la Négritude, ils étaient étonnés de voir la merveille. Ceux-ci et tous les européens qui leur suivirent crurent que les grandes œuvres qu'il avaient trouvées en Afrique étaient faites par le génie des extra-terrestes... Autrement dit, l'incapacité d'interprétation des phénomènes avait mené les Européens aux tergiversations, où ils devaient remplacer l'histoire africaine par l'histoire coloniale et lancer aux quatre coins de la terre par les moyens d'une propagande bien organisée pour soutenir que l'Afrique n'avait eu ni d'histoire, ni aucun ensemble des savoirs et, par conséquent, ni des génies créateurs. Cette propagande était assumée et justifiée par beaucoup d'intellectuels et courants des penseurs européens.

C'est justement ce que les idéalistes et les chiens de garde du colonialisme ont fait de l'Afrique: ils ont mystifié, voire falsifié son histoire. Leur porte-parole, Hegel, déclarait, en 1830, dans son *Cours sur la philosophie de l'histoire*, que « Pour tout le temps pendant lequel il nous est donné d'observer l'homme africain, nous le voyons dans l'état de sauvagerie et de barbarie, et aujourd'hui encore il est resté tel. Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline... Ce que nous comprenons en somme sous le nom d'Afrique, c'est un monde ahistorique non développé, entièrement prisonnier de l'esprit naturel et dont la place se trouve encore au seuil de l'histoire universelle.<sup>24</sup> »

On constate que l'idéalisme absolu hégélien n'était même pas censé expliquer l'histoire européenne. D'après Karl Marx, Hegel pensait à une histoire céleste, impossible de descendre du ciel à la terre. Et Schopenhauer, avec une critique impitoyable, affirmait que « Schelling traînait derrière lui une créature philosophique ministérielle, Hegel, estampillée d'en haut grand philosophe, dans un but politique d'ailleurs mal calculé, charlatan plat, sans esprit, répugnant, ignorant, qui, avec une effronterie, une déraison et une extravagance sans exemple, compila un système qui fut trompé par ses adeptes vénaux comme étant la sagesse immortelle, et fut pris réellement pour telle par les imbéciles, ce qui provoqua un chœur admiratif tel qu'on n'en avait pas encore entendu.<sup>25</sup> » Certes, Hegel, sans avoir acquis le niveau de s'éclaircir l'histoire de sa propre culture, s'est précipité dans le vide pour parler de l'Afrique et des Nègres Africains. C'était la mode iconostase de son courant philosophique, une philosophie qui prônait la dogmatique comme s'il s'agissait d'une église. Étant accablé de faiblesses irrémédiables, Hegel marchait à l'aventure sur la voie imaginaire de l'histoire de l'Afrique.

S'engageant à la fantaisie hégélienne, Joseph Arthur de Gobineau, théoricien du racisme, notamment du racisme anti-Noir, publie son *Essai sur l'Inégalité des races humaines*, en 1853-1855, à compte d'auteur, réédité posthument par sa légataire en

<sup>24</sup>. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *La raison dans l'histoire*, Éditions 10/18, Paris 1979, p. 251 et 269.

<sup>25</sup>. Arthur Schopenhauer, *Fragments sur l'histoire de la philosophie*, Alcan, Paris, 1912, p. 113-114.

1884, même s'il n'eut guère de succès, résumait bien le discours dominant; de cette façon, en sa qualité de diplomate français, suivant le critère imposé par le processus de la colonisation française pour la domination de ses colonies, un critère étranger à la science anthropologique, il fait siennes, sans aucune autre expérience, les idées des pseudo-scientistes qui prétendaient décrire les différentes caractéristiques des types humains telles que la couleur de la peau, les mesures concernant la structure corporelle, la taille de crâne, et les mettre en concordance avec les caractères psychiques, intellectuels, moraux, etc. Son effort intellectuel n'est autre qu'une défense à outrance de l'ordre établi, une tendance accomplie qui fait de son propos l'un des plus bizarres de l'époque. Ceux qui ont eu la possibilité de le lire, du point de vue critique, auraient aisément remarquer que c'est un ouvrage contradictoire, négatif et même confus. Pour nous mener au centre de son discours, l'auteur nous annonce que:

“La chute des civilisations est le plus frappant et en même temps le plus obscur de tous les phénomènes de l'histoire.” Et pour sortir de ce tunnel obscur où s'est renfermé, il admet sans hésiter, d'après ses propres mots, s'appuyant sur la sagesse antique, “la reconnaissance du doigt divin dans la conduite de ce monde, base solide et première dont il ne faut se départir, l'acceptant avec toute l'étendue que lui assigne l'Eglise catholique. Il est incontestable que nulle civilisation ne s'éteint sans que Dieu le veuille.<sup>26</sup>” On constate ainsi que Gobineau n'est pas historien et que sa conception de l'histoire appartient à la philosophie scolastique du Moyen Âge. À partir de ces graves lacunes dans son niveau de connaissance, il a pu, lui, mener jusqu'au bout son initiative. En justifiant l'entreprise civilisatrice, il était nécessaire de développer les principes de l'idéologie originaire, à partir desquels il pouvait assurer que:

“Les inégalités ethniques ne sont pas le résultat des institutions... Le christianisme ne crée pas et ne transforme pas l'aptitude civilisatrice. Il est civilisateur en tant qu'il rend l'homme plus réfléchi et plus doux.<sup>27</sup>” Une affirmation tout à fait contradictoire, même du point de vue de la logique élémentaire.

Si Gobineau n'est pas historien, il n'est plus anthropologue, néanmoins, ses idées anthropologiques sont guidées par les recherches racistes de Prichard, de M. Carus, d'Owen et de l'américain M. Morton. Leur intermédiaire lui a permis de discerner trois grands types humains nettement distincts, le noir, le jaune et le blanc. En déduisant bizarrement l'infériorité du noir et la supériorité de l'arian parmi les blancs. Sans être égyptologue et sans avoir pu s'éclaircir le lien d'échange culturel profond qui a eu lieu entre l'Égypte et la Grèce ancienne, affirme gratuitement que “les Égyptiens n'ont pas été conquérants; c'est pourquoi leur civilisation resta stationnaire.<sup>28</sup>” etc. etc.

---

<sup>26</sup>. Joseph Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines (1853-1855)*, Avertissement à l'édition numérique par Marcelle Bergeron et Introduction: “Un grand poète romantique” par Hubert Juin, Les Classiques des Sciences Sociales, Éditions Pierre Belfond, 1967. P. 40, 41 et 42.

<sup>27</sup>. Idem, p. 54, 67 et 88.

<sup>28</sup>. Idem, p. 123, 195, 283 et 308-310.

Voilà le fondement mythologique de la théorie raciste de Gobineau, à partir de laquelle il s'érige effectivement en précurseur du Nazisme, ainsi ses idées seront bien assimilées par son théoricien, Alfred Rosenberg, et appliquées par le III<sup>e</sup> Reich.

HUBERT JUIN, qui le préface, soutient à plus forte raison que “*l'Essai sur l'Inégalité* est l'une des très grandes œuvres lyriques du XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut être aveugle pour ne pas s'en apercevoir, mais fou pour y aller chercher autre chose.” On comprend, donc, que loin d'être un ouvrage de recherche proprement dite, c'est un reflet du sentiment de frustration de l'auteur. “Gobineau est un pessimiste. Alors que les autres chantent le progrès, l'humanité en route vers le Bien et la Paix, Gobineau, lui, clame son apocalypse, son désespoir, sa haine. Il hait son siècle, c'est certain... Sa mère? Une gourgandine qui s'enfuit dans des amours diverses.<sup>29</sup>” À quinze ans, l'enfant a le malheur de constater qu'elle couche avec son précepteur et que son père est un imbécile. Bouleversé par cette espèce de traumatisme menaçant, il a, aura, phobie du monde qui l'entoure où la race devient bâtarde et doit être expliquée par le moyen des théories drolatiques, cocasses. La continuité de son attitude frustrée prouve que “Les gobinistes sont des gens qui ont la jalousie facile, et ils ont dressé à leur héros une statue idéale.<sup>30</sup>”, du quel on doit se rapprocher, simplement, parce qu'il a fait partie du grand mouvement littéraire et artistique du Romantisme.

Dans cette tournée de tergiversations, si l'histoire africaine était niée, sa méthode pédagogique initiatique devait être dérobée et ses créateurs remplacés par les faux savants et sauveurs de la colonisation.

## 6. Retour à l'africanité et à l'espace pédagogique africain

Dans son mélange terrible de fausses prémisses, les conclusions assez naïves de Gobineau vont subir la critique sévère d'un nègre révolutionnaire haïtien, Anténor Firmin, politologue, anthropologue, égyptologue et l'un des meilleurs philosophes de la philosophie du Droit de l'époque, qui publie, en 1885, l'un de ses excellents ouvrages, *De l'égalité des races humaines (Anthropologie positive)*. On doit reconnaître que, depuis la révolution des Affranchis haïtiens, en 1791, la zone des Antilles a pu passer pour une zone révolutionnaire. En prenant l'héritage, Anténor Firmin s'avère un révolutionnaire scientifique, dans son effort intellectuel et universel, peut être considéré comme le véritable pionnier du Panafricanisme... Son ouvrage est l'un des meilleurs traités anthropologiques et de la recherche de l'historicité africaine au XIX<sup>e</sup> siècle.

Après avoir exposé les lignes fondamentales de la science anthropologique, A. Firmin atterrit dans l'étude des races humaines, leurs classifications, leurs

<sup>29</sup>. Hubert Juin, “Un grand poète romantique”, Joseph Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, o. c. p. 13 et 14.

<sup>30</sup>. Idem, p. 11.

comparaisons, leurs métrissages et, naturellement, leur égalité. Ayant consacré le chapitre IX à l'Égypte de la Négritude, il analyse, dans le chapitre XVII, le rôle de la race noire dans l'histoire de la civilisation, sa répercussion sur la révolution haïtienne, et retourne au cœur de la Afrique elle-même, où il assure avoir combattu "les théories ineptes" occidentales. En passant en revue la liste des auteurs racistes européens il les englobe dans le chapitre XIII, intitulé: "**Préjugés et vanités**". Pour lui, leur "idée étrange de l'infériorité naturelle des noirs" est devenu un dogme, parce qu'"au lieu d'étayer d'une démonstration sérieuse, on se contente de l'affirmer comme s'il s'agissait d'une vérité justifiée par le sens commun et la croyance universelle." Dans un siècle où toutes les questions scientifiques exigeaient l'emploi de la méthode expérimentale et de l'observation, un jugement "sans aucune autre base que la foi des auteurs qui l'avancent" était une contradiction qui rendait impossible la tâche d'une éventuelle conclusion objective. En conséquence, "Aucun ordre de vérité ne peut échapper aux lois de la logique; et toutes les fois qu'on se trouve en face de ces opinions qui circulent dans le monde et obscurcissent l'intelligence, sans avoir d'autre prestige que leur vulgarisation, on doit leur refuser toute confiance comme toute importance sérieuse."<sup>31</sup> En définitive, les racistes anti-Noir européens n'étaient que des faux scientifiques. C'est pourquoi, Anténor Firmin avait qualifié Gobineau d'un "aveuglé par la passion."<sup>32</sup>

Bien que l'excellente position de Firmin Anténor, sa rigueur scientifique, ait lancé un défi au modèle du discours naïf de l'idéalisme absolu, le XXe siècle connaîtra quelques "aveuglés hégéliens par la passion". Parmi des partisans fanatiques, on trouve Coupland qui, dans son manuel sur *l'Histoire de l'Afrique orientale*, écrivait en 1928 que « Jusqu'à D. Livingstone, on peut dire que l'Afrique proprement dite n'avait pas eu d'histoire. La majorité de ses habitants étaient restés, depuis des temps immémoriaux, plongés dans la barbarie. Tel avait été semble-t-il, le décret de la nature. Ils demeuraient stagnants sans avancer ni reculer. » De même, P. Gaxotte déclara, en 1957, que « Ces peuples (vous savez de qui il s'agit...) n'ont rien donné à l'humanité, et il faut bien que quelque chose en eux les en ait empêchés. Ils n'ont rien produit, ni Euclide, ni Aristote, ni Galilée, ni Lavoisier, ni Pasteur. Leurs épopées n'ont été chantées par aucun Homère.<sup>33</sup> »

L'expérience vécue m'a fait découvrir la rapidité par laquelle les prétendus intellectuels ou penseurs rangés à l'ordre établi lancent des idées obscures dans les médias et m'a démontré que, quand les Européens parlent du savoir des Grecs, ils écartent absolument, en général, par ignorance ou par mauvaise foi, l'origine nègre de la pensée hellène. Donc, il faut chercher à la loupe des chercheurs catégoriques et honnêtes... C'est le sujet que moi-même j'ai voulu développer dans mon ouvrage *La pensée radicale*, où je suis en polémique avec le philosophe allemand Martin

<sup>31</sup>. Anténor Firmin, Membre de la Société d'anthropologie de Paris, *De l'égalité des races humaines (anthropologie positive)*, Librairie Cotillon, Paris, 1885, nouvelle édition présentée par Ghislaine Géloin (Rhode Island College, Providence, USA), L'Harmattan, 2003, p. 291 y 293.

<sup>32</sup>. Idem, Préface, XXXVIII.

<sup>33</sup>. *Revue de Paris*, Octobre 1957, p. 12.

Heidegger. Comme ce n'est pas ici la question, je n'y peux pas m'arrêter. Ceux qui voudraient satisfaire leur curiosité, peuvent se rapprocher de ce titre.

En considération de la mention que M. Gaxotte a fait d'Homère, je dois signaler que s'il eût été bien renseigné de la culture classique grèque et lu l'*Illiade* et l'*Odyssée*, il aurait été en mesure de connaître que ce poète figure parmi les premiers Grecs qui ont été en *Aithiopia*, *Pays des Nègres*, dénommé dernièrement Égypte, et qui ont recommandé les philosophes, les savants et les hommes des lettres de l'Hellade d'y faire un pèlerinage, afin d'assister à ses écoles. De la même façon, M. Gaxotte n'a pas été en mesure de savoir qu'Esopé était le nègre d'or, le plus fameux arrivé en Grèce et nommé ainsi à cause de la couleur de sa peau, *Aithiops*, *Aithiopos* (*Nègre*), dont le changement donna *Aísopos*, Esopé.<sup>34</sup> C'est ainsi que "le genre de fable typiquement nègre -ou koushite, comme écrit Lenormant-, qui consiste à mettre des animaux en scène, a été introduit en Grèce par le nègre égyptien Ésope, inspirateur des fables de La Fontaine."<sup>35</sup> Ésope a transmis son savoir à toute l'humanité et son habileté narrative n'a cessé d'être présente dans la littérature européenne, depuis l'Antiquité jusqu'à l'ère contemporaine: c'est lui qui a inspiré Babrias, Phèdre, tous les fabulistes médiévaux et modernes et, bien sûr, les Espagnols Iriarte et Samaniego.

D'ailleurs, en 1957, M. Gaxotte n'est pas encore en mesure de connaître que la tradition griotique, des griots, poètes savants, hommes des lettres, philosophes, etc. est millénaire en Afrique noire, et que Balafacé-Kouyaté était le remarquable griot de l'empire Mandingue, que depuis cette époque jusqu'aujourd'hui l'Afrique Occidentale a compté toujours sur des pléiades des griots et des savants, parmi lesquels on peut citer celles de Djelimaly Oulé Duabaté, de son fils, Kamba, de Tilimaghan Diabaté, etc... M. Gaxotte n'a même pas pu apprendre qu'Oyono Ada Ngono était le révolutionnaire de la sagesse *Mvett*, synonyme de la culture Fang, depuis le Moyen Âge. Enfin, il n'a pas eu la possibilité d'être au courant du niveau de connaissance astronomique de la culture Dogon, où chacune des tribus qui la compose s'est spécialisé dans un domaine déterminé des systèmes planétaires: ainsi leurs groupes avaient devancé quelques quatre siècles ce que Galilée allait expérimenter au XVIIe siècle à l'aide du télescope. En contemplant les mouvements des cieux, ils avaient remarqué avant les autres civilisations les orbites décrites par ses corps lumineux invisibles à l'oeil humain. De cette façon, ils distinguaient le Sirius A, le grand, et le Sirius B, le petit, qu'ils dénommèrent *Po Tolo*, qui tourne autour de son axe dans une période d'un an qu'on commémore pendant la célébration du *bado*. Et sans compter sur le moindre instrument, ils avaient découvert ce qui semblait impossible à l'Occident. Avec cette précision mathématique ou métaphysique, les Dogon ont présenté un dessin de la sortie héliacale de Sirius qui coïncide exactement avec les photographies obtenues de la même étoile, en 1970, par le Dr Irving Lindenblad, de l'US Naval Observatoy. De même, les Dogon ont

<sup>34</sup>. Alain Bourgeois, *La Grèce anrtique devant la négritude*, Éditions Présence Africaine, Paris, 1971, p. 108-109.

<sup>35</sup>. Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, Troisième édition, Tome II, Éditions Présence Africaine, Paris, 1979, p. 408.

fait un autre dessin, celui des orbites de Sirius B, autour de Sirius A, qui à son tour coïncide exactement avec celui de l'astronomie moderne.<sup>36</sup>

Suivant le fil des opinions ingénues, Charles-André Julien intitule « L'Afrique, pays sans histoire », un paragraphe de son œuvre, *Histoire de l'Afrique*, où il soutient que « l'Afrique noire, la véritable Afrique, se dérobe à l'histoire. » Face à ces idées aberrantes, notre historien, Ki-Zerbo, s'étonne de leur conception vulgaire, soudaine, de l'historicité: « Mais que des hommes cultivés, des historiens par surcroît, aient pu écrire sans broncher des inepties de ce calibre, pourrait faire douter de la valeur de l'Histoire comme discipline formatrice de l'esprit.<sup>37</sup> » Cette interrogation l'a amené à renfermer tous leurs propos dans le cercle qu'il a nommé: "le barrage des mythes". Les mythes de l'ignorance, des préjugés, qui, non seulement leur fermaient les yeux, mais aussi rendaient inutile leur effort intellectuel, en les faisant réellement devenir des historiens a-historiques. Méconnaissant quels seraient les éléments qui pouvaient servir de termes de comparaison pour entreprendre une herméneutique historique comparative, ils ont créé une histoire inepte. Comme on a déjà éprouvé, c'est la même histoire inepte que Anténor Firmin avait réfuté au XIX siècle.

En effet, quelques années avant l'annonce des opinions et des croyances irrationnelles de l'histoire inepte, on assiste à un nouveau défi intellectuel qui rappelle les thèses générales de la recherche menée par Anténor Firmin et que, cette fois-ci, doit aboutir à la création d'une École de la Philosophie de l'histoire africaine, une tâche qui corresponde au génie du grand savant sénégalais Cheikh Anta Diop. Sa figure est, pour nous, comme une relique. Arrivé en France en 1946, en tant qu'un simple étudiant ayant pour but de devenir ingénieur conseil en aéronautique, le futur penseur hors série s'est rendu compte ensuite qu'il devait choisir entre son ambition personnelle et les sacrifices inhérents aux enjeux du processus d'émancipation dans lequel les peuples africains devaient s'engager, d'autant plus qu'il avait assumé que cette idée de libération d'un peuple devait passer par la restauration de sa conscience historique. "Et cette restauration de l'histoire des peuples noirs qui avait été mis en esclavage puis colonisés dans les conditions que l'on sait, demandait de toute évidence une abnégation et la mise en oeuvre d'efforts colossaux que seul un sacerdoce scientifique pouvait permettre de réaliser avec un maximum de résultats et de réussite.<sup>38</sup>" En plus de sa formation en sciences physiques, Cheikh Anta Diop sera l'un des remarquables étudiants et chercheur en égyptologie, en préhistoire, en philosophie, en histoire, en anthropologie et en linguistique, auprès d'éminents professeurs tels que Gaston Bachelard, André Aymard, André Leroi-Gourhan, Marcel Griaule et Frédéric Joliot-Curie.

<sup>36</sup>. Hunter Adams III, "African Observers of the Universe: The Sirius Question", *Journal of African Civilizations*, vol. 1, n° 2, novembre 1979, p. 4, 7 et 16; Et *Blacks in Science, Ancient and Moderne*, edited by Dr Ivan Van Sertima, Transaction Books New Brunswick (USA) and London (UK), 1983, p. 30, 33 et 42.

<sup>37</sup>. Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, Hatier, Paris, 1978, p. 10-11.

<sup>38</sup>. Doue Gnonsea, *Cheikh Anta Diop, Théophile Obenga: combat pour la Re-naissance africaine*, L'Harmattan, 2003, p. 52.

À la fin de ses études, il présente, en 1953, sa thèse de doctorat d'État ès lettres portée sur les thèmes: *L'avenir culturel de la pensée africaine* et *Qui étaient les Égyptiens pré-dynastiques?* Mais, le pouvoir académique de l'université de Paris-Sorbonne lui refuse sa soutenance, sous un étrange prétexte: on dit "qu'aucun jury n'a pu être formé". À vrai dire, on peut admettre que, pour la première fois, l'intellectuel européen a peur de reconnaître l'erreur choquante, commise par les tergiversations de la colonisation. Après le refus, il publiera ces travaux, en 1954, avec le titre de: *Nations nègres et culture, de l'Antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels africains d'aujourd'hui*, dans les Éditions Présence Africaine, qui était alors sous la direction d'Alioune Diop. Quelques années plus tard, le génie a eu le temps pour réfléchir et réaliser d'autres recherches profondes, le 9 janvier 1960, dans la salle Louis Liard de la même université de Paris-Sorbonne, il soutient deux nouvelles thèses en vue d'obtenir son grade de docteur d'État ès lettres, dont les titres sont: *Les domaines du matriarcal et du patriarcal dans l'Antiquité*, pour la thèse principale, et *Étude comparée des systèmes politiques et sociaux de l'Europe et d'Afrique, de l'Antiquité à la formation des États modernes*, pour la thèse complémentaire. Une fois qu'elles furent soutenues, ses deux recherches seront publiées aux Éditions Présence Africaine sous les titres de: *Unité culturelle de l'Afrique noire* et *L'Afrique noire précoloniale*. Ayant effectué des recherches issues de sa formation et professé dans diverses institutions parisiennes, ce sacerdoce scientifique se rend au Sénégal, où il fait face au puissant néocolonialisme français représenté par Sédar Senghor et son régime. Malgré tous les obstacles, il réussit à créer l'École de la philosophie de l'histoire africaine et, avec la publication d'*Antériorité des civilisations nègres, mythe ou vérité historique?*, en 1967, est reconnu universellement comme notre maître et incomparable historien. Reçu avec tous les honneurs de "Pharaon des Études Africaines" par la Mairie de la City of Atlanta, USA, son maire, M. Andrew Young, proclama à la fois le 4 avril 1985, comme "Dr. Cheikh Anta Diop Day."<sup>39</sup>

Décédé en 1986, il nous a légué un héritage qui s'étend à l'infini et qui n'est pas seulement une reconstruction historique, mais aussi philosophique, théologique, idéologique, littéraire, etc. Il est, au fait, une reconstruction de tout le savoir scientifique en général...

### 7. L'héritage permanent: le veto aux auteurs africains et afro-descendants

Étant les tergiversations l'une des méthodes choisies et employées par l'ancien colonialisme afin d'écarter les façons-d'être-dans-le-monde des civilisations colonisées,

---

<sup>39</sup>. *Great African Thinkers, vol. 1, Cheikh Anta Diop*, Co-Editor of this Special Issue: Larry Williams, Editor Ivan Van Sertima, Transaction Books, New Brunswick (USA) and Oxford (UK), *Journal of African Civilizations Ltd., Inc.* 1986, p. 321.

toutes ses caractéristiques ont été non seulement conservées, mais aussi bien renforcées par le néocolonialisme jusqu'aujourd'hui, en imposant son application aux pays satellites de son orbite du pouvoir militaire, politique et économique. Ainsi, les méthodes d'enseignements ont restées encore obsolètes, voire coloniales ou néocoloniales, où les responsables des régimes fantoches, obéissant leurs chefs occidentaux, mettent leur veto aux Africains soupçonnés d'être critiques de la soumission aveugle à l'impérialisme. Il devient nécessaire d'invoquer le témoignage de Mongo Beti. En tant que professeur agrégé, ayant consacré toute sa vie, en France, à la recherche, à l'enseignement et à l'écriture depuis 1959, il se trouvait en avril 1984, à l'Université Marien N'Gouabi de Brazzaville, invité par les responsables congolais du Département du français. Se croyant être à l'aise chez lui, en Afrique, cependant, à sa grande surprise, on lui posait toujours cette question:

“Comment faire pour nous procurer vos oeuvres? *Le pauvre Christ de Bomba* est au programme, mais comment l'étudier si nous n'avons pas le texte?...<sup>40</sup>”

Signalons que l'ouvrage est paru pour la première fois à Paris, en 1956, chez les Éditions Présence Africaine, que c'était curieusement le seul titre qu'on connaissait à l'Université de Brazzaville et qu'y était effectivement introuvable. À cette circonstance troublante, l'auteur devait s'informer et apprendre que Présence Africaine avait pris le soin d'envoyer à Brazzaville, par avion, plusieurs semaines à l'avance, aux coordonnées de l'organisme d'État chargé de l'importation des livres, l'Office National de Librairies Populaires (O.N.L.P.) plusieurs centaines d'exemplaires de l'ouvrage demandé. À maintes reprises, il se présenta auprès de son siège, de son directeur, mais la réponse était toujours la même: qu'on n'avait rien reçu. En leur demandant de téléphoner à Présence Africaine pour confirmer l'envoi, leur téléphone ne fonctionnait pas. Sa dernière enquête était pour lui un grand dommage, sans doute, ayant constaté que dans toutes les librairies appartenant à l'O.N.L.P. se trouvaient les ouvrages des écrivains français publiés par les grandes maisons d'édition de Paris. Ainsi, il reconnaît, par malheur, qu'“On me dit que les choses se passent très exactement de la même façon à Yaoundé, à Dakar, à Bamako, etc. Étouffer la personnalité africaine est un art, il faut bien le dire, où le colonialisme français excelle.<sup>41</sup>”

L'affaire renvoie inévitablement à un éclaircissement des différents types de colonisations européennes qui ont eu lieu en Afrique (on rappelle l'allemande, l'anglaise, de la belge, l'espagnole, la française et la portugaise). Loin de nous y arrêter, on se souvient que vers 1930, la *Légitime Défense*, revue des étudiants antillais, était poursuivie à Paris à cause de sa position anti-coloniale. Ayant eu un seul et unique numéro, ses membres fondateurs: Étienne Léro; Thélus Léro; René Ménil; Jules-Marcel Monerot; Michel Pilotin; Maurice-Sabas Quitman; Auguste Thesée et Pierre Yoyotte, subirent les conséquences de la persécution: “manque de subsides, menaces

<sup>40</sup>. Mongo Beti, *Lettre ouverte aux Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobé*, Éditions des Peuples noirs, Rouen, 1986, note 11, p. 24.

<sup>41</sup>. Idem, p. 24-25.

gouvernementales, suspension des bourses d'études pendant plusieurs mois.<sup>42</sup> En revanche, était bien acceptée et promue la revue de l'*Étudiant noir* qui, sous le prétexte de réunir les étudiants africains et antillais, devait assumer l'idéal du colonialisme français. Cette répression est encore en vigueur autant dans la métropole que dans la Françafrique. Une situation tout à fait différente était que les étudiants africains résidants au Royaume-Uni et qui étaient en train de faire face à la colonisation anglaise, jouissaient de beaucoup plus de liberté que les francophones, ainsi ils pouvaient organiser les congrès panafricains.

On comprend ainsi qu'«étouffer la personnalité africaine» étant un art, sa dimension transcende toute la réalité africaine: soit politique, sociale, économique, pédagogique, etc. Et on éprouve en conséquence que, même si notre Alexandre Biyidi-Awala (Mongo Beti) ait pris finalement la décision d'aller mourir chez lui à Mbalmayo, cependant, ses ouvrages: *Main base sur le Cameroun, autopsie d'une décolonisation*, *Lettre ouverte au Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobé* et *La France contre l'Afrique, retour au Cameroun*, ne sont pas encore arrivés au pays natal... J'ai déjà conté, moi-même, la leçon de mon expérience à l'université de Legon, Accra, dans mon ouvrage *Sobre las ruinas de la República de Ghana*. D'autres professionnels africains, tel que Mongo Beti vient de le faire, ont eu, auront toujours la possibilité de nous délivrer leurs études sur la question. À cet égard, je voudrais profiter de l'occasion pour relever les données de quelques circonstances et pour citer des auteurs concernés:

Le philosophe social camerounais, anthropologue et théologien, Jean-Marc Éla, après ses brillantes études aux universités de Strasbourg et de Paris V-Sorbonne, retourna au Cameroun pour consacrer son effort intellectuel à la recherche, à l'écriture, à l'enseignement et à l'exercice de sa vocation sacerdotale. Inspiré par Baba Simon "Papa Simon Mpeke", l'un des huit premiers prêtres camerounais doué d'une spiritualité hors série, Jean-Marc Éla devint comme lui l'apôtre de la libération des *damnés de la terre* et des villages. Il nous a légué plus d'une vingtaine des livres, parmi lesquels on doit citer: *Le cri de l'homme africain*; *De l'assistance à la libération. Les tâches actuelles de l'Église en milieu africain*; *L'Afrique des villages*; *Ma foi d'Africain*; *Ch. Anta Diop ou l'honneur de penser*; *Quand l'État pénètre en brousse... Les ripostes paysannes à la crise*; *Guide pédagogique de formation à la recherche pour le développement en Afrique*; *L'Afrique à l'ère du savoir: science, société et pouvoir*; etc. etc. Se voyant menacé, en 1995, après l'assassinat d'Engelbert Mveng, l'un des pionniers de la Théologie de la Libération africaine, Éla est envoyé en exil, étant arrivé au Canada il sera nommé professeur à l'université Laval, Montréal, Québec, où il est décédé le 26 décembre 2008.

Daniel Assoumou Ndoutoume, l'un des philosophes gabonais les plus distingués, appartenant à l'École philosophique d'Anguia, à quelques 8 kms. de Mongomo, à la frontière avec la Guinée Équatoriale, créée par le grand maître Nzwé

<sup>42</sup>. Lilyan Kesteloot, *Histoire littéraire de la francophonie, Histoire de la Littérature Négro-Africaine*, Karthala-Auf 2001, p. 95 et 192, *Légitime Défense*, Les deux pages d'éditorial et Page de garde de la revue.

Nguema, il publie, en 1993, *Du Mwett, l'orage, processus de démocratisation conté par un diseur du Mwett*, préface de Grégoire Biyogo et présentation de Tsira Ndong Ndoutoume, son frère aîné. Comme son titre l'annonce, l'ouvrage étant une critique implacable des systèmes dictatoriaux du monde entier et, surtout, du plus proche du Gabon, l'auteur sera assassiné après par des tueurs à gages du président Omar Bongo...

L'autre philosophe fang-africain du Gabon, Grégoire Biyogo, du même endroit, fondateur de l'Institut Cheikh Anta Diop de Libreville, auteur de plus d'une douzaine d'ouvrages philosophiques importants, entre lesquels on cite les 4 volumes d'*Histoire de la philosophie africaine*, ayant publié *Omar Bongo Ondimba, l'insoumis?* L'Harmattan, Paris, 2008, et *Déconstruire les Accords de coopération franco-français, Au-delà de l'interventionisme politique militaire et économique*, L'Harmattan, Paris, 2008, a été envoyé en exil, depuis 2009. Il est à Paris...

Dans la petite Guinée Équatoriale, située entre le Gabon et le Cameroun, où le président Teodore Obiang règne en maître, appuyé par les entreprises américaines et françaises d'exploitation de toutes sortes de ressources, il est, a été, toujours difficile à tolérer la liberté d'expression et les manifestations critiques, soit politique, économique ou administrative. Regardant tout près la zone anglophone, à côté du Cameroun, au Nigeria on trouve la même barrière infranchissable construite par le pouvoir néocolonial. Ici il faudrait rappeler que Saro-Wiwa, le poète nigérian reconnu qui participa activement aux manifestations menées par les Ogonis, fut arrêté par ordre du gouvernement militaire de Sani Abachi qui, sous la pression de Shell, la société d'exploitation pétrolière néerlandaise, l'exécuta joint aux côtés d'autres activistes en novembre 1995.

...

Les dirigeants de l'Afrique néocolonisée, ayant succédé aux anciens colons, ont été obligés de trahir et de sacrifier leurs peuples. En acceptant les ordres de leurs maîtres, ont accepté à la fois la négation de toutes les valeurs de la civilisation africaine et favorisé l'acroissement de l'obscurantisme. Ils ont mis, à l'unanimité, leur veto à leurs intellectuels soupçonnés d'être critiques envers la servitude aveugle à l'impérialisme. C'est la double adversité à laquelle doivent s'affronter tous les Nègres africains qui ont su dévoiler la preuve de l'historicité ancienne, moderne et contemporaine de leurs peuples, soit chez eux en Afrique, soit en Europe, en Occident, sachant que nous vivons dans une époque où la nouvelle forme de domination confirme son inflexibilité et le déploiement de toute son énergie pour assurer le contrôle incontournable de ses possessions éparpillées sur les nations africaines.

#### 8. La promotion de la pédagogie libératrice.

Les circonstances suscitent l'intérêt des pays africains sur la promotion d'une pédagogie libératrice, une pédagogie qui, au lieu d'assumer une conception "bancaire" de l'éducation, doit devenir un système des valeurs créatrices où un espace d'échange d'expérience ou des rapprochements objectivement scientifiques de l'interprétation des phénomènes. Dans un régime de domination, où aux forces politique, économique, militaire, les dominateurs ajoutent le pouvoir médiatique, consacré aux techniques de la manipulation de la société par l'intermédiaire de toute sorte d'information, le pédagogue, partant de ce milieu, interroge la relation ou le rapport entre les enseignants et leurs élèves et, par le poids de circonstances les qualifie de *narratives*, c'est-à-dire composées de récits, propre à la narration, une narration visée à la transformation de la réalité, non pas par l'intermédiaire de l'action révolutionnaire, comme aurait voulu Karl Marx, mais tout au contraire, comme une manipulation explicative des faits complètement étrangères à l'apprentissage. Ici l'éducateur apparaît comme le savant, la seule autorité à laquelle il faut obéir, tandis que l'élève n'est qu'un ignorant, un pot vide, qui doit être rempli par les connaissances imposées. Autrement dit, c'est dans ces récipients vides que le professeur doit déposer, comme s'il s'agissait des dépôts bancaires, les contenus de ses récits qui doivent être bien assimilés et reproduits mécaniquement par les élèves. C'est ainsi qu'on arrive à la conception bancaire de l'éducation.<sup>43</sup>

Certes, c'est cette théorie et pratique d'éducation qu'il faut détruire pour construire l'édifice d'une pédagogie africaine libératrice. Concernant ce point, je reprends le terme "éventualité", l'incertitude par laquelle j'exprime mon idée, en tant qu'un afropessimiste, pour remarquer que cela "peut ou non se produire". Mon pessimisme est issu de l'expérience faite, autant individuelle que collective des sociétés africaines. La création d'un climat où puisse se dérouler une pédagogie africaine s'encadre dans un programme des réformes générales qui doit être mis en marche par les pays africains, en tous les domaines... Je ne suis pas censé parler des réformes que les pays africains ont besoin, ils ont eu besoin, depuis leur accès à l'indépendance nominale. Cependant, je peux rappeler que je suis coauteur d'un livre collectif dont le titre est: *Cinquante ans après, quelle indépendance pour l'Afrique?* À partir de cette interrogation, on peut constater que notre continent a besoin de toute sorte de réformes: monétaire, sa propre monnaie, non pas le franc CFA., une monnaie de 1946... Une réforme économique, il devient urgent de créer sa propre économie, voire la production, la distribution, la consommation des richesses, leur étude (économie politique)... dans le secteur industriel, c'est-à-dire cette branche de l'activité économique consacrée à l'exploitation des richesses minérales et des sources d'énergie et la transformation des matières premières en produits fabriqués... Réforme en Agriculture, nos forêts, nos bois... Réforme en Éducation, etc. etc.

Pour les conformistes qui, en principe, ont opté pour rester les bras croisés, c'est une *utopie*. En effet, je suis conscient de la situation de la mère Afrique en tant qu'un continent

---

<sup>43</sup>. Paulo Freire, *Pedagogía del oprimido*, Siglo Veintiuno Editores, S. A., Argentina, Colombia, España 67 a, México, Uruguay, 7<sup>a</sup> edición, 1980, p. 75-78.

néocolonisé, et du fait que, dans le système neocolonial, où les directices méthodologiques, comme toutes les autres règles d'action, sont imposées de l'extérieur, cet idéal de la création d'une éducation typiquement africaine trouve, sans doute, des obstacles infranchissables. Malgré tout, je crois que notre corps enseignant, soit au niveau primaire, secondaire, supérieur peut "oser inventer l'avenir", comme dirait Thomas Sankara, et introduire peu à peu les éléments africains dans leurs programmes pédagogiques. Par exemple en Philosophie, partir non pas de la philosophie grecque, mais de la philosophie africaine de laquelle est née la philosophie grecque. Donc, à tous égards, nous trouvons, en Afrique, cinq grandes périodes philosophiques, à savoir une période préthéocentrique ou préthéogonique, une période ancienne ou classique, un âge moderne et un âge contemporaine, qui dure jusqu'aujourd'hui. La période préthéocentrique s'avère une pensée astromique, géométrique et mathématique, dont les centres ou les écoles se trouvent dans trois grands foyers:

1) Aux bords du Lac Édouard (R. D. du Congo et l'Ouganda) où les Ishango inventèrent, vers 25.000 av. J.-C., une méthode d'observation astronomique basée sur les calculs mathématiques où ils ont pu développer à la perfection les opérations de l'addition, de la soustraction, de la multiplication et de la division, ayant gravé leurs expériences dans les os des animaux qu'ils chassaient pour se nourrir, ce sont les *bâtons des Ishango*, découverts en 1950 par les fouilleurs autochtones guidés par le Dr Jean de Heinzelin de Braucourt et analysés au microscope par Alexandre Marshack, et conservés au Musée d'histoire naturelle de Bruxelles. Ces bâtons ont constitué des objets mathématiques de l'antiquité les plus étudiés dans le monde entier. Outre multiples spécialistes et chercheurs, signalons que, pour le professeur Dirk Huylebrouck, "*l'humanité et sa plus belle création -les mathématiques- seraient nées en Afrique... Le bâton d'Ishango est devenu un objet confirmant que certains Africains aimaient à se divertir par des calculs*". Et, dans son approche méthodologique, l'astrophysicien camerounais Jean Paul Mbeleck, soutient que "*la lecture de l'os droit d'Ishango devient plus clairement compréhensible, si on le considère comme un document crypté (secret)... faisant appel à l'arithmétique élémentaire et fondé sur les nombres premiers et les duplications*".<sup>44</sup>

2) La naissance de la pensée strictement mathématique (37.000 à 35.000 av. J.-C. 3), dans les montagnes de Lebombo, à Swaziland, où ses habitants ont gravé dans leur fameux Os, le péroné de babouin, 29 traits ou incisions, découverts par les archéologues en 1970. Ce objet possède d'étroites similitudes avec les bâtonnets servant de calendrier lunaire utilisés par les Bushmen de Namibie ou par les Ehang. Si l'on en croit à Marco Polo (1254-1324), la technique des bâtons de comptage fut aussi utilisé bien plus tard en Chine.

3) C'est ici que l'Afrique enfanta la Géométrie. En 1990, Christopher Henshilwood découvre les figures géométriques régulières en forme de triangles tracées

<sup>44</sup> Dirk Huylebrouck, "L'Afrique berceau des mathématiques", revue *Pour la Science*, avril/juin 2005, n° 47, p. 48. Jean Paul Mbeleck, "Le déchiffrement de l'os d'Ishango", *Revue Ankh*, n° 12/13, éd. Khepera, et *Le payrus D'AHMÈS, Revue d'Humanités Classiques Africaines*, année 2015- n° 1, p. 18-20.

sur l'un des fragments d'ocre taillés par les Blombos, à 200 km. à l'Est du Cap, en Afrique du Sud, qui remontent à 40.000 où 50.000 ans av. J.-C. Celles-ci *reposaient sur un langage syntaxique complet*, dévoilant l'existence d'un comportement cognitif proprement dit (*mémoire, raisonnement, intelligence, technicité, etc.*). Le prof. togolais, Pascal Kossi Adjamagbo, de l'École Centrale de Paris, dans sa classification des pavages: *triangulaires, carrés et hexagonaux*, certifie que la technique des Blombos est employée dans les technologies de pointe. "Par exemple, ces tracés nous renvoient au système de *triangulation* mise au point récemment pour les GPS. Il nous permet par des savantes combinaisons triangulaires d'être assisté dans nos déplacements par un satellite doté d'un logiciel de géolocalisation. La science de triangulation est encore utilisée dans l'univers des *éléments finis*, comme les industries aéronautique et automobile (*calculs des structures, évaluations des résistances de matériaux*) etc., en architecture (*modifications numériques des surfaces*).<sup>45</sup>"

Il est nécessaire d'établir une comparaison entre la portée de ces découvertes et la technologie moderne, contemporaine et actuelle. À partir de ces foyers, il faut remonter en Égypte de la Négritude, dévoiler aussi ses révolutions politique, philosophique, scientifique... où sont venus les philosophes, les savants, les hommes des lettres de la Grèce antique pour apprendre sur place les disciplines qu'ils transplantèrent chez eux. Il faudra remarquer l'origine africaine de la pensée grecque, adopter, en Histoire de la Philosophie, le texte de *l'Histoire de la philosophie I, II, III et IV*, de Grégoire Biyogo, et suivre les autres écoles ou centres de la philosophie africaine: antique, médiévale, moderne et contemporaine... Dans la philosophie contemporaine, on a besoin de reconnaître la transcendance du *Consciencisme, philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement*, de K. Nkrumah, parmi les autres courants philosophiques, naturellement.

En Économie, les circonstances exigent une analyse du *Néocolonialisme, dernier stade de l'impérialisme*, de K. Nkrumah; de *l'Impérialisme et sous-développement en Afrique*, de Samir Amin; de *Le commerce, c'est la guerre*, de Yash Tandon, etc. en Histoire, on invite à la renaissance de l'histoire suivant les traces de Cheikh Anta Diop, *Antériorité des civilisations nègres, mythe ou vérité historique?* ou *Nations nègres et Culture*, en Sciences Politiques, *Les fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique noire*, etc.

S'agissant d'Abiyala, on trouve la même politique qu'en Afrique, où j'ai eu la possibilité de poser la question dans deux articles: "Africanos, afrodescendientes o la simetría histórica y cultural" et "La reconstrucción del puente de comunicación y de conocimiento afro-euro-abiyalense". De même que l'Afrique, l'Abiyala, l'Amérique du Sud et celle du Nord ont subi les conséquences des tergiversations de la colonisation et de l'esclavage. En Abiyala ont toujours confondu l'histoire de la présence de Noirs avec l'histoire de l'esclavage. Les Noirs sont arrivés en Amérique du Sud via de

<sup>45</sup>. *Le payrus D'AHMÈS, Revue d'Humanités Classiques Africaines*, année 2015- n° 1, p. 6-9.

l'Égypte de la Négritude et via de l'Empire Mandingue.<sup>46</sup> Donc, les Afrodescendants doivent défaire le trouble colonial et construire la véritable histoire ainsi que situer leurs auteurs à la place qui leur a correspondu et leur correspondre dans le monde de la créativité moderne. Sachant que la classe politique de l'afrodescendance s'est alignée à l'imperialsisme comme celle des régimes fantoches africains au néocolonialisme, l'affaire est tombée presque exclusivement dans les mains des intellectuels critiques. À cet égard, l'École de la Pensée Radicale et son organe d'expression, *FAIA*, Revista de Filosofía Afro-Indo-Americana, créées et dirigées par le jeune philosophe argentin, le professeur Fernando Proto Gutiérrez, ont devenus les porte-parole de cette recherche, avec la collaboration des éminents afrodescendants tels que le journaliste et essayiste Nicolas Ramón Contreras Hernández et le professeur de Philosophie, Carlos Manuel Zapata Carrascal. Le résultat de l'effort de cette École a mené à la publication, outre plus d'une vingtaine de volumes d'édition digitale, deux volumes: *Filosofía mestiza, Interculturalidad, Ecosofía y Liberación*, FAIA / Filosofía Afro-Indo-Americana, compilación dirigida por Fernando Proto Gutierrez, Amazone 2013, et *Identidades políticas en tiempos de Afrodescendencia: auto-identificación, ancestralidad, visibilidad y derechos*, Editores: Silvia Valero / Alejandro Campo García, Ediciones Corregidor, Buenos Aires, Argentina, 2015.

Regardant de près la pensée contemporaine d'Abiyala, une méthodologie aussi théorique que pratique nous demande à prêter attention au docteur en médecine et écrivain Manuel Zapata Olivella. Entre ses multiples ouvrages, il devient indispensable l'étude de ces deux titres: *La rebelión de los genes, el mestizaje americano en la sociedad futura* et *Changó, el gran putas*. De la même façon il est nécessaire de poursuivre la recherche menée par le prof. Carlos Mnauel Zapapa Carrascal, auteur, entre autres écrits, de: *Invitación a la revisión de la Historia del Bajo Sinú*, parue en 2015.

Aux États-unis, étant le Nègre américain bien soumis au capitalisme totalitaire, il n'a pas été censé comprendre ni l'historicité, ni la problématique ni non plus la pensée africaine. Dans ce grand pays, avant l'arrivée du professeur et chercheur rigoureux, le Dr. Ivan Van Sertima, originaire de Guyane anglaise, l'apport scientifique des Noirs au savoir universel était presque ignoré... Lui-même reconnaissait à maintes reprises qu'il avait eu une formation typiquement européenne ("european formation"). Au fait, après avoir pris contact directement avec lui le 10 mai 1981, dans un "Black Coffee", une des rencontres organisées par la Howard University, in Washington D.C., où il a eu l'honneur de me dédicacer un exemplaire du *Journal of African Civilizations*, Vol. 1, N°. 2, novembre 1979, je crois être en mesure d'évoquer le caractère de sa clarté d'esprit. Ivan Van Sertima était né le 26 janvier 1935, en Guyane, où il fit ses études primaires et secondaires et, à la fin de cette étape, il voyagea au Royaume-Uni pour réaliser des études supérieures à la "School of Oriental and African Studies", University of London. Au long de sa formation universitaire, il consacre son temps de recherche à

---

<sup>46</sup> Dr. Ivan Van Sertima, *They came before Columbus, The African presence in Ancient America*, Random House, New York, 1976, p. 90 et 142

plusieurs disciplines, parmi lesquelles: le journalisme, la critique littéraire, la linguistique, l'anthropologie et l'histoire. Obtient le grade de Docteur avec une thèse sur *Swahili Dictionary of Legal Terms*, qui sera publié en Tanzanie en 1967. Outre la langue swahili il était aussi spécialisé en langue hongroise, en exerçant sa profession en tant que journaliste dans les médias anglais. Ainsi il devint le chef du Service d'Information de Presse et de Radiodiffusion de Guyane, entre 1957 et 1959; chargé de l'hebdomadaire de la Radiodiffusion britannique pour l'Afrique et le Caraïbe (1969-1970), il publie *Caribbean Writers*, à Londres en 1968. Étant arrivé aux États-Unis, en 1972, il fut nommé professeur associé au Département des Études Africaines du Daglass College, Rutgers University, New Brunswick, New Jersey. En 1976, il publie chez les éditions Random House, l'un de ses ouvrages fondamentaux intitulé *They came before Columbus, the african presence in ancient America*. En 1979, fonde et dirige le prestigieux *Journal of African Civilizations*, qui comptait sur les meilleurs chercheurs pour mettre sur l'orbite planétaire l'extension ou la portée de la culture et de la sagesse africaine et de l'afrodescendance. Il eut la reconnaissance méritante du Comité Nobel de l'Académie Suédoise pour avoir obtenu la nomination à la candidature au Prix Nobel en Littérature (1976-1980). Il est décédé, le 25 mai 2009, à New York. Parmi ses innombrables ouvrages, on peut citer:

*Journal of African Civilizations, Vol. 4, n° 1, april 1982; Blacks in science, ancient and modern (1983); Black women in antiquity (1984) Nile valley civilizations (1985); Great african thinkers, Cheikh Anta Diop (1986); African presence in early America (1987); African presence in early Europe (1985); African presence in early Asia (1985); Great black leaders: ancient and modern (1988); etc.*

D'après l'apportation de ce brillant intellectuel à la recherche de la culture africaine et l'afrodescendance du monde entier, je crois que non seulement tous les Départements d'enseignement supérieur, aux États-Unis, qui exhibent les sigles d'Afrique, mais aussi des universités telles que Colombia, Howard et Lincoln devaient insérer dans leurs programmes pédagogiques un cours consacré à l'étude de l'œuvre de Dr. Ivan Van Sertima ou, du moins, de l'analyse de *Black in science, ancient and modern*.

...

## 9. Conclusion

Au fait, dans cet exposé, je crois avoir présenté quelques propositions audacieuses, à mon avis, il s'agit des enjeux qu'il faut assumer. C'est la tâche que la plupart des chercheurs ont entreprise et pu développer dans leurs ouvrages. Dans la méthodologie pédagogique, ces sont les contenus que le corps d'enseignant, dans chaque domaine peut incorporer dans son programme d'activité et, en conséquence,

élaborer des manuels correspondants à tous les niveaux éducatifs: primaire, secondaire et supérieur. Et je pense que ces manuels doivent être accueillis et promus par les gouvernements, par les institutions académiques dans les pays africains et n'importe quel autre où se trouve ou s'affirme l'héritage de l'afro-descendance.

Je reprends une fois encore le terme "éventualité", parce que, sachant qu' "étouffer la personnalité africaine est un art", comme reconnaissait Mongo Beti, il faudrait croire que, depuis sa création, ledit art est en vigueur et vise à s'éterniser... Signalons que la publication de tout ouvrage accompli et corrigé a nécessairement un processus dont le point de départ constitue la production ou la fabrication, sa parution, suivies immédiatement des voies normales de diffusion, de distribution, et de vente. Signalons que ces voies, en Afrique, ont été presque obstruées depuis longtemps, par conséquent, sans compter sur un appui financier afin de canaliser ses besoins et ses étapes, il n'y aura pas de doute que la mise au point de notre projet reste définitivement incomplet. Dans un monde régit par la loi ou l'ordre établi par les forts pour renforcer leur domination sur les faibles, la mise en marche de toutes ces recommandations a besoin d'un engagement révolutionnaire généralisé de la part de nos pays sous-développés et en voie de développement. Autrement, notre effort pour créer les fondements ou les piliers sur lesquels doit reposer la construction de la maison commune qui puisse accueillir tous les éléments concernant l'éducation libératrice, tomberait dans l'oubli.

Mots clés:

Radical: la recherche des causes ou de racines des phénomènes

Pédagogie: science de l'Éducation.

Bancaire: conception antinomique de l'éducation

Libératrice: visé à éliminer des entraves arbitraires

### *Bibliographie*

Kwame Nkrumah, *Le consciencisme, philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement, avec une référence particulière à la révolution africaine*, Payot, Paris, 1964.

Kwame Nkrumah, *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme*, Présence Africaine, 1966.

Kwame Nkrumah, *Dark Days in Ghana*, Panaf Publications Limited, London, 1968.

Eugenio Nkogo Ondo, *Sobre las ruinas de la república de Ghana*, Notigraf, S.A., Madrid, 1988.

Karl Marx, "Contribution à la critique de la *Philosophie du Droit* de Hegel, *Oeuvres philosophiques*, traduites de l'allemand par J. Molitor, nouvelle édition revue et augmentée par Jean-Jacques Rospa. Volume 1, Éditions Champ Libre, Paris, 1981.

Pierre Meinrad Hebga, *La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux*, L'Harmattan, 1998.

Amadou Hampaté Bâ, *Aspects de la civilisation africaine*, Présence Africaine, 1972.

Amadou Hampaté Bâ, *Contes initiatiques peuls*, Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1993, et Editions Stock, 1994.

Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant*, Gallimard, Paris, 1943.

L'Abbé Alexis Kagame, *La philosophie bantú-rwandaise de l'Être*, Académie royale des Sciences coloniales, Classe de Sciences morales et politiques., Mémoire in-8°, Nouvelle série. Tome XII, fasc.1. Bruxelles.

Michel Kayoya, *Sur les traces de mon père, jeunesse du Burundi à la découverte des valeurs*, Éditions des Presses Lavigerie, Bujumbura, 1968 et 1971.

Bénézet Bujo, *Introduction à la théologie africaine*, Academic Press Fribourg, Suisse, 2008.

S. M. Eno Belinga, *Comprendre la littérature orale africaine*, Les Classiques Africains, Éditions Saint-Paul, 1978.

*La charte du Mandé et autres traditions du Mali*, calligraphies de Aboubakar Fofana, traduit par Youssouf Tata Cissé et Jean-Louis Sagot-Duvaurox, Albin Michel, Paris, 2003.

Jean Moreau, "La Déclaration des Droits de l'Homme, cinq siècles avant la Révolution... en Afrique", *Humanisme, Revue des Francs-Maçons du Grand Orient de France*, n° 285-Juin 2009.

Dr.Ivan Van Sertima, *They came before Columbus, the African presence in Ancient America*, Random House, New York, 1976.

*-Blacks in Science, Ancient and Moderne*, edited by Dr Ivan Van Sertima, Transaction Books New Brunswick (USA) and London (UK), 1983.

Georg Wilhem Friedrich Hegel, *La raison dans l'histoire*, Éditions 10/18, Paris 1979.

Arthur Schopenhauer, *Fragments sur l'histoire de la philosophie*, Alcan, Paris, 1912.

Joseph Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines (1853-1855)*, Avertissement à l'édition numérique par Marcelle Bergeron et Introduction: "Un grand poète romantique" par Hubert Juin, Les Classiques des Sciences Sociales, Éditions Pierre Belfond, 1967.

Hubert Juin, "Un grand poète romantique", Joseph Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines (1853-1855)*.

Anténor Firmin, Membre de la Société d'anthropologie de Paris, *De l'égalité des races humaines (anthropologie positive)*, Librairie Cotillon, Paris, 1885, nouvelle édition présentée par Ghislaine Géloin (Rhode Island College, Providence, USA), L'Harmattan, 2003.

Alain Bourgeois, *La Grèce antique devant la négritude*, Éditions Présence Africaine, Paris, 1971.

Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, Troisième édition, Tome II, Éditions Présence Africaine, Paris, 1979.

Hunter Adams III, "African Observers of the Universe: The Sirius Question", *Journal of African Civilizations*, vol. 1, n° 2, novembre 1979.

Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, Hatier, Paris, 1978.

Doue Gnonsea, *Cheikh Anta Diop, Théophile Obenga: combat pour la Renaissance africaine*, L'Harmattan, 2003.

*Great African Thinkers, vol. 1, Cheikh Anta Diop*, Co-Editor of this Special Issue: Larry Williams, Editor Ivan Van Sertima, Transaction Books, New Brunswick (USA) and Oxford (UK), *Journal of African Civilizations Ltd., Inc.* 1986.

Mongo Beti, *Lettre ouverte aux Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobé*, Éditions des Peuples noirs, Rouen, 1986.

Lilyan Kesteloot, *Histoire littéraire de la francophonie, Histoire de la Littérature Négro-Africaine*, Karthala-Auf 2001.

*Le Soleil*, Dakar, 27 juillet 2007.

*L'Afrique répond a Sarkozy, contre le discours de Dakar*, sous la direction de Makhily Gassama, Éditions Philippe Rey, Paris 2008.

Paulo Freire, *Pedagogía del oprimido*, Siglo Veintiuno Editores, S. A., Argentina, Colombia, España, México, Uruguay, 7<sup>a</sup> edición, 1980.

Dirk Huylebrouck, "L'Afrique berceau des mathématiques", revue *Pour la Science*, avril/juin 2005, n° 47. Jean Paul Mbeleck, "Le déchiffrement de l'os d'Ishango", *Revue Ankh*, n° 12/13, éd. Khepera.

*Le payrus D'AHMÈS, Revue d'Humanités Classiques Africaines, année 2015-*  
n° 1.

Léon, 28 mars 2017.

© *Eugenio Nkogo Ondo,*

Site: [www.eugenionkogo.com](http://www.eugenionkogo.com)